

GRESSET

(JEAN-BAPTISTE-LOUIS),

NÉ A AMIENS, EN 1709; MORT DANS LA MÊME VILLE, LE 16 JUIN 1777.

LA vie de Gresset ne ressemble nullement à ces vies d'hommes de lettres comme il s'en est rencontré plus d'une; ballottées par de grands malheurs ou de grandes passions, offrant dans leurs phases d'étranges aventures et de brusques péripéties, de telle sorte qu'une pareille vie est à elle seule un roman, un drame ou un poème. Ce n'est point ici Cervantes prisonnier dans un bague d'Afrique, et traînant ses fers chez les mécréans, comme un chevalier du temps des croisades; — Regnard, succédant à Cervantes dans le marché aux esclaves d'Alger, puis, entraîné de pays en pays par son goût pour les voyages lointains, s'arrêtant sous le pôle, là seulement où la terre manque à ses pieds; — Camoëns, naufragé dans les mers de la Chine, et nageant vers une côte à demi sauvage, ses *Lusiades* à la main. Sans même rappeler ces vies pleines de romanesques aventures, vous ne retrouvez dans celle de Gresset aucun des orages qui agitent trop souvent la carrière de l'homme de lettres, quand il a le malheur d'occuper le public de ses affaires et de sa personne autant ou plus que de ses œuvres. Ainsi l'histoire de Corneille, de Boileau, de La Fontaine, de Racine, peut s'écrire en quelques pages; car leur vie, c'était la véritable vie littéraire du grand siècle, studieuse, recueillie, exempte de brigues et de cabales, et par cela même très peu fertile en événemens.

Gresset, l'un des derniers héritiers des traditions poétiques du dix-septième siècle, eut cette ressemblance de plus avec les littérateurs de ce temps. Sa vie fut exempte de troubles et d'orages. Elle coula doucement dans la culture des lettres, et dans les douceurs d'une société choisie et peu nombreuse. L'auteur de *Vert-Vert* et du *Méchant* obtint de son vivant toute la réputation à la-

quelle il devait aspirer; il eut le plaisir de se voir applaudi et apprécié, sans avoir besoin, pour consolation, de la perspective d'une gloire posthume. Gresset fut redevable de cette existence heureuse et tranquille à l'amabilité de son caractère, à la sûreté de son commerce; puis, malgré le tribut passager qu'il paya en passant, dans une ou deux pièces de vers, aux idées philosophiques qui commençaient à se manifester dès l'époque de son entrée dans la carrière littéraire, Gresset fut du petit nombre des écrivains de ce siècle dont le talent ne crut pas se rabaisser en s'alliant à une piété véritable; peut-être même, vers la fin de sa vie, porta-t-il ces honorables sentimens jusqu'à un excès qui peut se rencontrer, même dans les meilleures choses. Ainsi Racine, dans ses dernières années, avait dit adieu, avec contrition et repentir, au théâtre profane, témoin de ses triomphes; et c'était là chez ce grand homme un beau et noble témoignage d'humilité, malgré son exagération elle-même; dussions-nous le déplorer pour nos plaisirs, et pour la gloire de notre poésie.

Jean-Baptiste-Louis Gresset naquit à Amiens en 1709, d'une des plus honorables familles de bourgeoisie de cette ville. Son père était échevin, dignité peu poétique sans doute, mais qui dans ce temps, où le plus grand orgueil d'une famille bourgeoise était souvent d'obtenir le titre de marguillier de la paroisse, devait suffire, selon toute apparence, à l'illustration du nom de Gresset. Comme tout fils de bon bourgeois, notre poète fit ses études au collège des Jésuites de sa ville natale. Il n'entre nullement dans notre plan de juger cet ordre religieux sous le rapport politique; mais personne, que nous sachions, ne lui a jamais refusé une rare capacité comme corps enseignant; surtout, les Jésuites savaient merveilleusement apprécier les enfans

confiés à leurs soins, et s'attacher ceux dont ils reconnaissaient l'esprit et le talent. Il est donc probable que les premiers instituteurs de Gresset l'avaient distingué entre leurs élèves, et qu'ils avaient su pressentir en lui des dispositions qui pouvaient un jour faire honneur à leur communauté. Toujours est-il qu'à l'âge de seize ans, Gresset, qui se destinait lui-même à l'enseignement, entra dans l'ordre des Jésuites; à la même époque, il fut envoyé à Paris au collège Louis-le-Grand, pour compléter son éducation.

Lorsqu'elle fut entièrement achevée, Gresset demeura quelque temps encore avec ses maîtres, auxquels il servit d'auxiliaire. Ses biographes nous fournissent peu de détails sur cette époque de sa vie, où chaque jour devait en effet ressembler à celui qui l'avait précédé. On peut toutefois supposer que Gresset se partageait entre les devoirs obscurs de régent de quelque classe subalterne, et les études poétiques qu'il mit plus tard à profit d'une manière si brillante. Comme le bon maître d'école *Pierre Pattison*, dans l'introduction des *Puritains d'Écosse*, après avoir consacré de longues heures aux fonctions laborieuses et monotones de répétiteur ou de maître d'études, celui qui plus tard fut l'auteur du *Méchant*, se reposait le soir, dans des rêves de poésie, des fatigues de la journée. Il s'exerçait en silence, dans l'obscurité d'un collège, à se créer un style, qui est resté original et modèle en son genre, même à côté du style de Voltaire.

Ce fut en 1734 que *Vert-Vert* vint tout à coup révéler le talent de Gresset, alors parfaitement inconnu, et dont le nom n'avait jamais franchi l'enceinte de sa classe. *Vert-Vert* obtint un succès auquel contribua encore la surprise du public, en voyant sortir d'un collège un ouvrage où brille surtout cette fleur de bon goût, d'atticisme, de fine plaisanterie, que la connaissance du monde semblait seule pouvoir donner. Jean-Baptiste Rousseau, dans une lettre au Père Brumoy, n'hésita pas à qualifier *Vert-Vert* de *phénomène littéraire*; et si au mérite réel de ce charmant badinage, vous joignez les circonstances que nous disions tout à l'heure, l'expression

ne paraîtra pas exagérée. Lorsqu'on pense à l'excessive légèreté du sujet, on trouve en effet surprenant qu'un jeune religieux ait su répandre sur ce chétif canevas, l'histoire d'un perroquet, une richesse d'imagination et de couleurs, une grâce malicieuse et piquante dont il avait deviné le secret plutôt qu'il ne l'avait appris. *Vert-Vert* courut d'abord manuscrit avant d'être livré au public; Gresset n'avait donc que vingt-trois ou vingt-quatre ans lorsqu'il termina ce petit poème, probablement commencé depuis long-temps, limé et médité à loisir, malgré l'apparente facilité de style sous laquelle les bons auteurs savent cacher leur travail.

Ce *Vert-Vert*, dont le succès fut si flatteur pour Gresset, ne laissa pas pourtant que de lui causer quelques désagréments. L'abbesse d'une des maisons de la Visitation ne prit pas la plaisanterie aussi bien que le public. Gresset avait placé chez les Visitandines la scène de *Vert-Vert*. Elle vit dans ce poème, dont l'intention est bien innocente et le badinage bien permis, une injure pour son ordre. Cette abbesse dénonça l'œuvre de Gresset comme un scandale; elle était sœur d'un ministre, et ses plaintes devinrent pour Gresset la cause d'une sorte d'exil. De Tours, où il professait les humanités, on l'envoya à La Flèche. Ce fut pendant son séjour au collège de cette petite ville, qu'il traduisit les *Églogues* de Virgile, dont il existe une si grande quantité de versions françaises, sans que dans le nombre il s'en soit trouvé une complètement digne du texte latin. Celle de Gresset ne saurait faire exception; elle est écrite avec pureté; on y rencontre quelques vers heureux, mais en général elle manque tout-à-fait de coloris. Gresset avait méconnu le genre de son talent, dans cette lutte corps à corps avec Virgile, pour laquelle ce n'est pas trop des études spéciales de toute une vie.

Le séjour de La Flèche ne tarda pas à ennuyer Gresset, à qui le succès de *Vert-Vert* avait révélé un autre monde au-delà des murs de son collège. Il était impatient d'aller jouir de sa réputation, de l'augmenter par d'autres ouvrages, de goûter les plaisirs d'une société pour laquelle il se sentait fait. En 1735, il

quitta le collège de La Flèche et les Jésuites, auxquels il fit ses adieux dans une pièce de vers où il rend à ses maîtres un témoignage public de reconnaissance. Il vint alors à Paris. C'est à cette époque de la vie de Gresset qu'il faut placer la composition de *la Chartreuse*. Il paraît qu'en arrivant dans la capitale, il se logea dans une sorte de galetas du *pays latin*, dont il nous donne la description dans cette charmante épître :

Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours croîtée
Des prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue,
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
À cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux;
Là, du toit d'un cinquième étage,
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un autre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelqu'oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

Telle est la peinture que nous fait Gresset de la demeure fort peu splendide où il rencontrait pourtant de si jolis vers et des inspirations si fécondes. On retrouve dans *la Chartreuse* cet air déjà si remarquable dans *Vert-Vert*, de jeter à pleines mains le coloris de la poésie sur les objets les plus vulgaires et les plus communs, sur un galetas délabré, meublé d'une table mi-démembrée, près du *humble des grabats*, comme il avait fait des aventures d'un perroquet une véritable *Iliade*. *La Chartreuse* montre au plus haut degré le talent de Gresset, tel qu'il en a laissé l'empreinte dans ses poésies fugitives : une facilité extrême ; moins de soin peut-être et plus de négligences que dans *Vert-Vert* ; un abandon de périodes parfois un peu lâches et un peu prolixes dans leur exubérance ; mais aussi une harmonie, une grâce ingénieuse et aimable qui s'allient à des pensées morales de l'ordre le plus élevé. Il

y a dans cette épître de *la Chartreuse* un si heureux enchaînement, une si parfaite intelligence de la phrase poétique, que vous vous laissez entraîner jusqu'à la fin à travers cette galerie de portraits tous ramenés à peu près par la même formule. Nous ne croyons pas que jamais, dans notre langue, le vers de huit syllabes ait été manié avec autant de charme et de flexibilité.

La Chartreuse ne fut pas moins bien accueillie que *Vert-Vert*. L'auteur, lui aussi, se vit reçu à réputation l'avait précédé. Bientôt il devint un des habitués de la *Société du cabinet vert*, ainsi qu'on appelait celle de madame de Forcalquier ; société renommée alors par l'esprit et le bon goût de tous ceux que l'on y recevait. Ce n'était pas là un club de bel esprit et de *philosophisme* à la manière du dix-huitième siècle, tenu par quelque *bas bleu* dans le genre de la *belle Émilie* de Voltaire ; mais une société spirituelle sans pédantisme, aimable sans recherche et sans fadeur. Gresset y fut le bien-venu, et ne cessa d'en faire partie tant qu'il habita Paris.

Après *la Chartreuse*, il faut mentionner encore l'*Épître à ma Sœur*, les *Ombres*, l'*Épître au Père Bougeant*, le *Carême impromptu*, le *Lutrin vivant* ; dans ces diverses pièces, on reconnaît, quoiqu'à un degré inférieur, la même élégance et la même facilité à manier le vers. L'*Épître à ma Muse* est peu digne de Gresset, aussi bien que ses *Odes*, complètement oubliées aujourd'hui. On a retrouvé et imprimé depuis sa mort l'*Abbaye* et l'*Épître sur l'Égalité* ; ce sont deux déclamations banales où Gresset, égaré un moment par la soi-disant philosophie à la mode dans ce temps, paya son tribut à l'esprit du jour. Depuis, il a condamné lui-même ces deux morceaux, en omettant de les insérer dans ses œuvres, dont il publia le recueil en 1765. Les derniers éditeurs auraient dû faire comme lui, et ne pas exhumer deux morceaux que leur auteur avait voués à l'oubli. Pour son *Discours sur l'Harmonie*, qui a été souvent imprimé, c'est une sorte d'amplification de rhétorique, où les mots, comme dans la plupart des compositions de ce genre,

abondent plus que les idées. De toutes les productions de Gresset, c'est la seule qui se ressente un peu trop des habitudes du collége.

Vert-Vert et la *Chartreuse* avaient déjà placé Gresset au premier rang des poètes de cette époque, puisque Voltaire seul, dans le même genre, pouvait lui être comparé ; mais il y a une immense différence entre le talent qui convient à la poésie légère, et celui qu'il faut pour la tragédie. Gresset l'avait malheureusement oublié quand il donna au théâtre son *Édouard III*, joué en 1740. Cette pièce, dont les principaux rôles étaient confiés à Grandval, à mademoiselle Dumesnil et à mademoiselle Gaussin, ne tomba pas dans sa nouveauté, mais elle disparut bientôt du répertoire. En effet, c'est une espèce de roman qui n'est pas le moins du monde intéressant ni dramatique, et dans lequel on est fort surpris de voir apparaître le grand nom d'Édouard III, qui, du reste, ne ressemble en rien, dans cette tragédie, à l'Édouard III de l'histoire.

Gresset ne réussit guère mieux en 1745, dans son drame de *Sidney*, dissertation en trois actes sur le suicide, qui ne produisit et ne pouvait produire aucun effet à la scène, bien que dans la suite on ait essayé de le reprendre. L'on y trouve quelques morceaux qui ont survécu à la pièce, et qui sont écrits et pensés avec une noblesse soutenue, mais qui tiennent bien plus du style d'une épître philosophique que de celui du théâtre.

Si Gresset n'avait donné que ces deux ouvrages, il serait complètement oublié comme auteur dramatique ; mais deux ans après *Sidney*, le *Méchant* vint montrer en lui le talent de la comédie à un si haut point, que peu de pièces ont mérité autant de succès depuis Molière. On s'aperçoit dans cet ouvrage combien Gresset avait étudié avec finesse l'esprit et le ton du monde d'alors, avec quel tact il avait saisi cette sorte de *rouerie*, qui serait un ridicule lors même qu'elle ne serait pas un vice, et que dans ce temps quelques héritiers des traditions de la régence avaient mise à la mode. On sait que Voltaire, qui ne put jamais pardonner à Gresset ses sentimens de reli-

gion, et qui pour cela même se croyait obligé d'être injuste envers lui, reprocha au *Méchant*, dans son *Pauvre Diable*, de n'être pas

Des mœurs du temps un portrait véritable.

Il faut avouer que c'est jouer de malheur dans ses critiques ; car la peinture exacte du ton et des mœurs de l'époque est précisément le genre de mérite qui distingue le plus le *Méchant*, rempli d'ailleurs de vers devenus proverbes, grâce à leur sens piquant ou profond, à leur concision pleine de vérité. Il n'est aucune comédie dans notre langue, hors celles de Molière, qui pût fournir un aussi grand nombre de pareils vers. On a reproché avec raison au *Méchant* la froideur de l'intrigue et le vide de l'action. C'est là une preuve de plus que le mérite du style, la vérité des mœurs et des caractères, sont par-dessus toutes choses les qualités qui font vivre les ouvrages de théâtre. Nous avons une multitude de pièces où l'on peut reconnaître un certain talent d'intrigue et d'action, qui produisaient de l'effet à la scène, et dont néanmoins on ne se souvient plus depuis long-temps, parce qu'elles n'avaient point ce qui fixe un ouvrage dans la mémoire des amateurs, c'est-à-dire le mérite des caractères et du style.

En dépit de quelques critiques assez vives, le *Méchant* fut très applaudi dès son apparition ; voici dans quels termes le succès de cet ouvrage fut annoncé par le *Mercur de France* :

« Le samedi 15 avril, les comédiens français ont donné sur leur théâtre la première représentation du *Méchant*, comédie en cinq actes, en vers, de M. Gresset, auteur connu par la finesse de ses pensées et la délicatesse naturelle de son style. On ne peut donner à cet ouvrage d'éloge que le public ne lui ait déjà donné lui-même ; en vain lui en rappellerait-on ici les beautés ; il ne les a pas oubliées. Cette pièce brillante a été interrompue le samedi 13 mai, après un succès toujours égal ; on la réserve pour un temps plus favorable, quoique l'expérience nous ait prouvé plus d'une fois que toutes les saisons sont bonnes pour les bons ouvrages. »

L'éclatante réussite du *Méchant*, jointe à la réputation dont jouissaient depuis long-temps ses poésies, ne pouvait manquer d'ouvrir à Gresset les portes de l'Académie française; il y fut reçu, en remplacement de Danchet, le 4 avril 1748. Membre du premier corps littéraire de France, recherché dans le monde, applaudi au théâtre, il semblait que tout devait fixer Gresset à Paris; cependant, ce fut en 1750, deux ans après le succès du *Méchant*, qu'il prit la résolution de se retirer dans sa ville natale, pour laquelle il avait conservé toujours un vif attachement. Il fonda à Amiens, avec l'agrément du Roi, une académie dont il fut nommé président perpétuel, dignité qu'il abdiqua bientôt, la jugeant contraire à l'indépendance des gens de lettres. Il demeura près d'Amiens, dans une vallée charmante, et ne venait guère à Paris que pour les séances solennelles de l'Académie française, à laquelle il préférait cette autre académie, sa fille en quelque sorte, qu'il avait fondée dans sa chère Picardie. En 1754, dans un de ses voyages à Paris, il était chargé, comme directeur, de recevoir d'Alembert, et de lui répondre, suivant l'usage. Dans son discours, il trouva l'occasion de s'élever contre les évêques qui manquent au devoir de la résidence. Cette noble franchise ne fut pas la bien-venue en cour; Louis XV témoigna son mécontentement d'une manière non équivoque. Gresset, de retour dans sa retraite, chercha des consolations pour sa disgrâce auprès de M. de la Motte, évêque d'Amiens; ce fut par les conseils de ce prélat qu'il publia, en 1759, la lettre où il déclare solennellement renoncer au théâtre, s'appuyant sur des scrupules religieux que Voltaire pouvait bien ne pas partager, mais qui ne devaient pas attirer à Gresset les ignobles injures dont il l'accable à cette occasion dans sa *Correspondance*. Ce *polisson de Gresset*, ce *fat orgueilleux*, comme il l'appelle, avait fait, en 1736, de charmans vers en réponse aux détracteurs d'*Alzire*; c'est un bon office que Voltaire avait oublié.

Depuis cette époque, Gresset vint en-

core plus rarement à Paris; marié depuis peu à mademoiselle Galand, fille d'un négociant et maire d'Amiens, il se complaisait dans sa ville, où il était choyé, respecté, admiré. Bien qu'il eût brûlé, par suite de sa renonciation au théâtre, quelques pièces dont les titres seuls sont restés, telles que *l'Esprit à la mode*, *le Secret de la comédie*, *le Monde tel qu'il est*, il s'occupait toujours de poésie. Il ajouta à *Vert-Vert* deux nouveaux chants intitulés *les Pensionnaires*, et *l'Ouvroir*, ou *le Laboratoire de nos sœurs*, qui devaient former le troisième et le quatrième chant. On en a retenu seulement quelques vers, trop peu nombreux pour faire juger si nous devons regretter beaucoup la perte du reste. Il composa aussi vers ce temps *le Parrain magnifique*, poème en dix chants, imprimé en 1810, où l'on trouve un badinage spirituel, mais bien éloigné toutefois de la richesse d'imagination et de poésie répandue dans *Vert-Vert*. A cette édition posthume du *Parrain magnifique*, on a joint environ cinquante vers formant le début du *Gazetin*, autre poème qui n'a pas été retrouvé. Ces vers, ainsi que les deux chants des *Pensionnaires* et de *l'Ouvroir*, Gresset les récitait quelquefois dans le monde ou dans les séances de l'Académie d'Amiens; c'est ainsi que l'on en a conservé quelques fragmens.

Gresset revint encore à Paris en 1774; cette fois, il s'agissait de répondre, toujours comme directeur de l'Académie française, au discours de réception de M. Suard. Gresset avait choisi pour sujet du sien *l'Influence des mœurs sur le langage*; malheureusement, dans un sujet aussi vaste et aussi important, il ne vit que le prétexte d'une sorte de satire où il passait en revue les dénominations triviales ou ridicules imposées par quelque caprice de la mode à des meubles, à des habits ou à des coiffures. Le public qui assistait à cette séance s'aperçut un peu trop que l'orateur avait perdu dans sa longue retraite les usages et les habitudes du grand monde.

Gresset trouva bientôt de larges compensations à ce petit revers académique. Chargé dans cette même année 1774,

au nom de ses confrères, de complimenter Louis XVI sur son avènement à la couronne, il fut parfaitement accueilli par ce prince, dont la piété sympathisait avec les idées religieuses et le caractère du poète. Il reçut de la bonté du Roi des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus flatteurs, ainsi que le cordon de Saint-Michel. MONSIEUR, depuis Louis XVIII, joignit à ces faveurs le titre d'historiographe de l'ordre de Saint-Lazare.

Tous ces honneurs ne purent décider Gresset à renoncer à sa retraite d'Amiens; tout gentilhomme et tout chevalier de Saint-Michel qu'il était, il retourna en Picardie. Et l'on conçoit en effet que ce fût une douce résidence pour Gresset que cette ville, où il était honoré comme la gloire de la province, où il avait son académie à lui, où le fixaient d'ailleurs tant de souvenirs de famille et de jeunesse. Gresset, probablement, n'était pas fâché de se voir là tout-à-fait au premier rang; son amour-propre s'en trouvait naturellement flatté; d'ailleurs, à part toute vanité, qui d'ailleurs eût été bien excusable, on conçoit qu'avec sa piété vive et sincère, la société de Paris eût cessé de lui convenir. L'esprit philosophique l'avait envahie; les encyclopédistes y trônaient; Voltaire, malgré son éloignement, y était toujours présent par son influence, le bruit de son nom et le zèle assez peu tolérant de ses disciples. Gresset, dont les idées étaient si peu en harmonie avec celles des philosophes, aurait été mal à l'aise dans ce monde-là.

Après son voyage à Paris en 1774, Gresset continua donc à goûter, dans son ermitage d'Amiens, les plaisirs de la retraite. Ce fut là qu'il mourut, le 16 juin 1777, à l'âge de soixante-huit ans. Ses compatriotes lui rendirent les plus grands honneurs, et tout le corps municipal suivit son convoi. Le nom de

Gresset a été donné à l'une des rues d'Amiens.

Gresset n'avait jamais eu d'enfans; il ne laissa d'autres héritiers que des neveux.

Il existe plusieurs éloges de Gresset : celui d'Ant. Dyannyère, 1784; celui de MÉRARD de Saint-Just et de Bailly. Deux autres éloges concoururent pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens en 1785, l'un de M. Noël, l'autre attribué à Robespierre. Ce fut vraisemblablement ce morceau que son trop célèbre auteur offrit à une dame de sa connaissance, en même temps que la lettre d'envoi, très élégamment et très délicatement tournée, que l'on a conservée comme une curiosité bibliographique. C'est une singularité assez remarquable que l'éloge de l'auteur de *la Chartreuse*, du poète si religieux et si chrétien, dans la bouche de Robespierre.

Pour nous résumer sur Gresset, nous pensons que l'on doit voir en lui un homme d'un esprit fin et délicat, doué d'un rare talent d'observation, un homme de bonne compagnie, de mœurs douces et aimables, aimant ses aises et son bien-être, bien qu'il eût su, au temps où il écrivit *la Chartreuse*, supporter gaîment la pauvreté. Gresset est un des hommes qui ont le plus honoré, par leur caractère aussi-bien que par leur talent, le titre d'homme de lettres, dans un temps où ceux qui le portaient commençaient trop fréquemment à le rendre moins respectable. Quant à ses œuvres, en réunissant *le Méchant*, *Vert-Vert*, *la Chartreuse* et quelques autres pièces légères, on aura un seul volume encore assez mince, mais qui vivra, nous le croyons, tant que la postérité classera les écrivains d'après le mérite, bien plutôt que d'après la grosseur de leur bagage littéraire.

THÉODORE MURET.

1841